

Je vous demanderai la permission de le faire. Il m'est impossible de vous parler du Canada que je ne connais pas. J'aime la France, j'en parle avec mon cœur, si je ne vous en parle pas aussi éloquemment que tous les orateurs qui m'ont précédé.

Nous voici arrivés au dix-huitième siècle, à une terrible époque pour la France, à une grande, bien grande épreuve qui a retrempe les ordres religieux chez lesquels s'étaient glissés quelques relâchements qui peut-être avaient montré un peu moins de zèle dans les dernières années. Après Louis XV qui signa le traité qui nous enlevait nos chères colonies françaises et bannissait les Jésuites éclate la révolution. Elle met la main sur les biens destinés aux pauvres et à l'enseignement. Elle chasse les ordres religieux. Je n'insiste pas, messieurs. La guillotine fait son œuvre. Ceux qui ont été martyrs ne sont pas à plaindre, ce sont les bourreaux qui sont à plaindre.

Pendant la révolution, les ordres religieux s'associent à l'action du clergé. Ils se rallient à côté des prêtres et continuent leurs missions au milieu des malheurs et de la persécution. Mais la tourmente est enfin apaisée. Le ciel s'éclaircit. Une ère nouvelle commence pour la France. Tous les ordres religieux se sentent revivre. Cette foi que l'on croyait morte, ensevelie sous les ruines, jeté de profondes racines, et nous voyons de plus belles choses encore que pendant la renaissance religieuse qui a signalé le 18<sup>me</sup> siècle. C'est l'arbre, nous dit M. Keller, que le vent d'orage a dépeuplé de ses fleurs, de ses fruits, et de ses branches mortes, et qui reverdit plus fort que jamais au soleil du printemps.

Napoléon I sent aussi le besoin de rappeler les frères de la doctrine chrétienne, car voulant accomplir de grandes choses, il veut voir près de lui une jeunesse forte et chrétienne. Mais il n'eut pas le courage de rappeler les Jésuites. Ils revinrent en France sous la restauration, par une règle du pieux Charles X.

Malheureusement, messieurs, je ne puis pas m'arrêter sur les Oblats, les Maristes, les sœurs de charité, ces petites sœurs des pauvres, comme nous les appelons et tant d'autres ordres dont l'histoire n'est qu'une suite continuelle de dévouements. Je vais parler seulement de ce que j'ai vu il y a dix-huit mois en Algérie. J'ai vu de zélés missionnaires pénétrer jusque dans le cœur même du Sahara, souvent pour y trouver le martyr et toujours pour ramener à Dieu quelques âmes.

Je les ai vus de mes yeux soigner les enfants des arabes et des kabyles, et se faire respecter des musulmans, ce qui pourtant, messieurs, n'est pas chose facile. En cet endroit même, où nous avons remporté en 1830, notre première victoire, je les ai vus cultiver des milliers d'arpents de terre et se faire jusque dans les plus humbles emplois les agents de la civilisation européenne.

Pendant ce temps, en France, les uns se livrent à la prédication. Quelle gloire que cette grande chaire de Notre-Dame où vient de monter Lacordaire, ce grand prédicateur, en qui toute la jeunesse chrétienne salue avec enthousiasme la robe blanche de St. Dominique. C'est le père de Ravignan, le père Félix, puis Monsabré. Grands souvenirs que ceux-là ! Pourquoi faut-il que ce ne soit bientôt plus que des souvenirs ? Les Bénédictins continuent l'œuvre de leur fondateur, et élèvent à la religion de grands monuments et se livrent avec ardeur à l'enseignement. Cet

ens  
pui  
Die  
am  
tem  
con  
ne,  
que  
l'ho  
moi  
cath  
obte  
gran  
la r  
élèv  
pui  
nalt  
chré  
le re  
sujé  
Je n  
Je v  
dem  
men  
vous  
nous  
Jésu  
nous  
lique  
si bi  
rene  
natu  
voul  
voul  
l'on  
s'est  
1873  
détr  
sous  
ayan  
diplo  
sieur